

LE CADEAU

La vieille est assise sur sa chaise. Elle écosse des petits pois, des petits pois qu'elle a cultivés elle-même dans son jardin, pour son vieux et pour elle...

Les fenêtres des maisons tout autour la regardent.

Elle est seule... À cette heure, ils sont tous ailleurs... au travail, au bistrot... en balade...

Elle, elle ne se balade plus. Elle a de bien trop mauvaises jambes et puis ça ne lui fait pas envie, de se balader... Où irait-elle ?... Elle se dit aussi qu'elle n'a plus l'âge. Alors, elle reste dans la cour, à éplucher ses petits pois, en pensant à la vie.

Sans même s'en rendre compte, elle fait le point, comme pour être prête — bientôt — quand le jour viendra. Partir ne lui fait plus peur...

Elle se sent seule.

Elle a beau vivre ici depuis si longtemps, elle garde encore en elle ce sentiment d'être seule qu'elle a toujours eu — elle ne sait pourquoi... Pourtant, elle les connaît tous et souvent, comme il se doit, elle discute avec eux, dans la cour, de rien, de tout — et c'est du pareil au même.

Eux, ils pensent sans doute qu'elle est une bonne vieille, même si elle se montre parfois un peu bourrue. Mais une bonne vieille, parce qu'elle leur parle d'eux, qu'elle leur pose les questions qu'il faut, des questions qui n'ont pas besoin de vraies réponses.

En fait, d'eux, elle s'en fiche un peu. Elle n'a pas besoin de leur présence. Ils sont là, c'est tout. Et, d'ailleurs, elle écoute à peine ce qu'ils lui racontent. Elle se suffit à elle-même — presque.

Ce qui pourrait lui manquer, lui manquer vraiment, à elle, ce sont ses gosses.

Mais, des gosses, elle n'en a jamais eus et personne de la courée n'est jamais venu lui demander si ça lui faisait de la peine, à elle, de ne pas en avoir !... Et, pourtant, oui, ça lui en faisait ! Maintenant, encore... Alors, eux, les autres... ce qu'ils peuvent dire...

Ses gamins, ceux qu'elle n'a pas eus, souvent elle y pense. Alors, sa solitude au milieu des autres, c'est eux, eux qui ne sont pas et devraient être et, depuis toujours, elle se tient seule dans sa tête, pour être prête à les accueillir, au cas où ils voudraient venir...

Maintenant, bien sûr, elle sait que c'est trop tard, mais, toute sa vie, ils ont été là, en elle, comme une attente... et ce n'est pas aujourd'hui que ça va changer !

Une voisine revient :

— Alors, la vieille, ça va ?

— Ça va. Et toi ?

— Oh moi...

Et puis on ne va pas plus loin que ça... Ce n'est pas la peine. Chacun sait bien ce qu'il en est. Pas besoin de le dire. À force de vivre ensemble... ou presque... on se connaît.

Ici, la vie de chacun, tout le monde en sait quelque chose, du moins l'apparence, parce que ce qu'ils ont dans la tête personne n'en a vraiment idée et c'est ça qui compte le plus. La vieille le sait, elle qui a vécu jusqu'ici.

Quand elle a fini d'éplucher ses pois, elle prend une vieille cruche en fer et se met à arroser ses fleurs à la fenêtre, en leur parlant gentiment, pour qu'elles se sentent heureuses. Les autres devraient bien en faire autant. Ça serait plus gai ici, pour tout le monde, des fleurs aux fenêtres, à la place de tous ses yeux tristes qui vous regardent au fond de la cour, ces yeux gris sur les façades trop grises...

— Alors, la mère, on arrose ?

— Ma foi...

La vie, ici, c'est un peu terne... S'il n'y avait pas les fleurs...

Elle se rassied sur sa chaise devant la porte. Elle est encore seule. Et elle se demande quel jour on est. Elle cherche un moment dans sa vieille tête et, soudain, elle se rappelle. Bon Dieu, mais oui !...

Lorsqu'elle avait marié le Jean, ils avaient fait un voyage de noce à la mer. Pas bien loin, qu'elle est la mer, mais elle n'y était jamais allée avant...

Quand elle a vu ces étendues de sable aux tons gris de nacre délicate, avec la dentelure des vagues qui mouraient sur le bord et le ciel lourd appuyé sur l'horizon, dont le reflet grisailait de vieil argent la plage dénudée par le ressac, et la mer qui laissait derrière elle de longues traces luisantes... Quand elle a vu la mer et qu'elle a senti sur son visage le souffle du vent et qu'elle a pu inhaler à pleine goulée l'humidité salée de l'air, elle a pleuré.

Elle a pleuré. C'était encore plus beau qu'elle ne l'avait rêvé !

Le Jean l'a serré dans ses bras et il a bu sur son visage ces larmes de bonheur.

— Un jour, nous reviendrons, ma douce... un jour, quand nous aurons des marmots, des drôles qui te ressembleront, car ils te ressembleront... n'est-ce pas ?

— Non. À toi.

Ils n'y sont jamais retournés... et, aujourd'hui, soudain, elle en a envie, une envie puissante, violente, une envie qui est souffrance.

Elle regarde autour d'elle la courée, où elle vit depuis toujours, depuis la date de son mariage avec Jean, et, aujourd'hui — peut-être pour la première fois — elle a envie d'en partir, de la quitter... de revoir la mer — juste une dernière fois la mer — avant de mourir...

— Eh bien, la Marie, tu rêves encore ?

C'est Georges, un voisin.

— Penses-tu... J'ai à faire... Point le temps de rêver.

— Oui, oui, répond-il sans y croire.

Et le voilà qui monte à l'étage. Un brave homme, le Georges.

Et puis, elle prend sa corbeille de linge, qu'elle avait préparée dans la cuisine, sur la toile cirée de la table et elle retourne sur sa chaise.

— Alors, Madame Jean, on est en forme ?

— Oh... en forme... à mon âge ...

— Bah ! Vous nous enterrerrez tous, des comme vous, on n'en fait plus...

— On dit ça... mais...

Elle ravaude avec soin le linge de son homme, en plissant un peu les yeux derrière ses lunettes. Il a beau être vieux et moche maintenant, comme elle, ça l'émeut toujours un peu de tripoter sa vêtue... Lui, il ne s'en doute pas. À leur âge, ils ne se font plus guère de cajoleries, mais souvent elle se le rappelle, lui, quand il avait vingt ans et qu'elle l'a aimé, et c'est toujours comme ça qu'elle le voit. Elle sait que c'est un peu ridicule, alors elle n'en parle à personne.

Domage qu'ils n'aient pas eu d'enfants, des gamins ça aurait mis de la couleur dans leur vie... Comme les fleurs... C'est un peu des enfants à aimer...

Et la voilà qui part encore à rêver...

Elle n'a pas vu son vieux arriver. Et, soudain, il est là devant elle, plié en deux, tout fripé de rides, et il lui dit :

— Bon anniversaire, ma douce !

Il tient un petit bouquet à la main, un bouquet rond attendrissant. Il n'a pas oublié !

Elle se lève pour le remercier. Une larme a perlé au coin de ses yeux délavés et elle l'essuie d'un revers de sa manche. Et c'est alors qu'elle les voit ! Ils sont là, autour d'eux, tous ou presque, ceux de la courée !

Ils lui tendent une grosse potée de fleurs, des fleurs ensoleillées, qui vont éclairer longtemps la cour :

— De la part de tous vos voisins des courées, pour vos 60 ans de mariage !

— Oh !

— Et c'est pas tout... Regardez dans l'enveloppe !

Elle cherche en moment dans sa blouse les lunettes dont elle a besoin... et puis, elle se rappelle ! « Oh ! la vieille, tu les as sur le nez ! »

Au moment d'ouvrir, elle reste un instant en suspens. Qu'y a-t-il à l'intérieur ?... Elle se remet aussitôt à rêver d'un voyage à la mer, un voyage pour deux...

Elle se voit sur la plage... La mer se retire, dénudant les sables où se dessinent encore des vagues. Dans de larges flaques immobiles, se réfléchit le ciel, un ciel lourd chargé de nuages blancs à reflets d'argent. Elle entend le bruit des mouettes, qui plongent à grands cris dans les vagues. Et le vent du large tousse sa jupe, comme il faisait autrefois. Son vieux est là, près d'elle, et il lui dit...

— Mais, ouvrez donc, la mère...

De ses vieux doigts rouillés, en tremblant un peu, elle déchire l'enveloppe et elle lit : « Bon pour une concession pour deux au cimetière de... »

Alors, tout d'un coup, les larmes lui coulent sur le visage, des larmes salées, des larmes de mer... mais est-ce qu'on sait de quoi sont faites les larmes ?

Et aussitôt, ils sont tous là, autour d'elle :

— Soyez pas si émue, la Marie. Ici, nous, on vous aime tous beaucoup, allez... Alors, on s'est cotisés, ceux de la courée et même ceux des courées voisines et voilà... On a pensé que... pour vous deux... toujours... ensemble... pour fêter vos 60 ans de bonheur... ce serait bien... Et comme vous n'avez pas eu d'enfants... qui s'en occuperait ?

La Marie les regarde. Elle sort un mouchoir de sa poche... Elle sèche ses larmes... Elle sourit...